Case
folio
FRE
9713

DÉCADI

Vingt Nivôse, de l'an 2e. de la République française, une & indivisible.

SARREGUEMINES,
DÉPARTEMENT DE LA MOZELLE.

LE représentant du peuple, Balthazar FAURE, sur l'invitation de l'administration du district par lui épurée, est venu à Sarreguemines, le vingtième jour de nivôse, pour célébrer, avec cette commune, la décade et les victoires de la république, et pour renverser le piédestal du fanatisme et de la superstition.

La fête a commencé par un banquet fraternel. Ensuite, il y a eu une promenade civique, dans laquelle les bannières tricolores ont été arborées solennellement sur tous les établissemens publics,

THE NEWBERRY LIBRARY

les signes symboliques des professions utiles ont été portées en honneur, et des sans-culottes, assis sur un char triomphal, et la tête ceinte des lauriers de la victoire, en ont été les emblêmes vivans.

Le peuple entier, son représentant, ses magistrats, toutes les troupes sous les armes formoient le cortège. Les jeunes citoyennes composoient le chœur, et des échos nombreux répétoient avec enthousiasme les accens de la nature, de la raison, de l'allégresse et de la gratitude publiques exprimés par la bouche des grâces. L'on s'est rendu au lieu des séances de la société populaire. Là, le représentant du peuple a dit :

» CITOYENS,

Le terme est passé, où le peuple trop bon et trop crédule, oubliant ce qu'il est et ce qu'il doit être, courboit servilement la tête sous le joug des despotes, sous la domination de leurs valets musqués et se repaissoit sottement des rêveries que quelques charlatans débitoient.

Le peuple sait aujourd'hui, Citoyens, qu'il n'a que trop long-temps gémi dans l'esclavage et vécu dans l'avilissement et l'opprobre, qu'accablé de travail et de misère il voyoit s'élever à côté de son humble chaumière des édifices orgueilleux qui recéloient des vampires qui suçoient sa substance; vampires qui, sujets eux-mêmes d'un géant, aux pieds d'argile, se croyoient les colonnes du genre humain.

Le peuple sait ce qu'il est, et, pour tout dire, il sait qu'il est peuple; il sait qu'il ne peut être sorti de son essence rien au-dessus de lui-même, qu'aucune de ses parties ne sauroit, par elle-même, être au-dessus de son tout, et qu'ainsi il n'y a point d'être, si extraordinaire qu'il puisse se prétendre, qui ait le droit de le dominer.

Cessez donc, races infernales de rois, de despotes, de tyrans, de tygres, cessez d'espérer pour proie un peuple qui vient de connoître le prix de sa liberté.

Cessez, marquis, comtes, barons, petits messieurs, petits muscadins; cessez d'espérer de revenir vous-même le peuple et de redominer le véritable peuple, que vous appelliez insolemment la canaille. Et vous femmes, qui, en vous disant les femmes du grand monde, n'étiez cependant que des petits êtres à panaches, que de petites sottes et fades muscadines; cessez de vouloir vous élever au-dessus des respectables mères de famille femmes de l'honnête artisan et du respectable cultivateur.

Et vous fourbes et pieux charlatans, vous prêtres, qui, ligués avec les rois, avez si long-temps vécu dans la fainéantise, dans la molesse, dans la fange des sâles voluptés, cessez de croire que l'on ne saura plus se passer de vous; cessez de vous croire des demi-dieux, lors même que vos vices s'opposent à ce que l'on puisse vous regarder comme des hommes; cessez d'espérer que le peuple préfère à l'avenir l'erreur et le mensonge à la vérité : non, fourbes, non, la vérité est enfin sortie du fond du puit où le despotisme l'avoit reléguée; elle a luit dans tout son jour, le peuple la connoît, c'en est fait, elle ne lui échappera plus.

Oui, Citoyens, le peuple sait aujourd'hui que le prêtre qui nous prêchoit la vertu n'étoit rien moins que vertueux; que le prêtre qui nous prêchoit la pauvreté, faisoit lui-même son idole de l'or; que le prêtre qui nous prêchoit le jeûne et la tempérance se gorgeoit lui-même de tout ce dont il cherchoit à nous priver; qu'en déclamant contre l'ivrognerie il étoit souvent le premier ivrogne de sa paroisse; qu'en nous prêchant la chasteté il s'occupoit des moyens de séduire nos femmes et nos filles; enfin, qu'en prêchant la charité il étoit l'homme le plus intéressé et le moins charitable. Or, le peuple doit savoir aujourd'hui qu'un pareil homme n'est pas en relation secrette avec la Divinité; qu'un pareil homme ne peut pas être le dispensateur suprême des récompenses

ni des peines de l'homme dans la vie future, et que quelques mots latins qu'il nous marmotoit à l'oreille, dans une guérite, n'ont jamais pû remettre la restitution du vol au fripon, ni la peine du crime à l'assassin. Le peuple doit savoir qu'un morceau de pain touché par un pareil homme ni un verre de vin par lui versé dans un vase ne sauroient jamais faire une divinité.

La nouveauté de mon langage vous étonne, peut-être, Citoyens, mais lorsque vous aurez réfléchi que parmi les divers peuples de la terre les uns ont adoré le soleil, la lune, les étoiles, les autres le bœuf, la vache et autres animaux, d'autres les oignons qui croissoient dans leurs jardins, vous ne serez plus alors étonnés d'avoir vous-mêmes adoré un morceau de pain et une goutte de vin, sous le vain prétexte qu'un homme qui n'a différé de vous que par son habit, avoit par des paroles magiques changé ce pain et ce vin en une divinité qu'il vous donnoit à manger : tout ce dont vous devez être étonné, c'est d'avoir été aussi crédules et d'avoir avili la majesté de l'homme, au point de ne mettre aucune différence entre l'homme sensé et l'homme dénué du sens commun.

Aujourd'hui donc que cette poudre de perlinpinpin s'est évanouie, aujourd'hui que nous avons ouvert les yeux à la lumière, aujourd'hui que les brigands couronnés et leurs esclaves fuient devant nous, secouons à jamais le joug du fanatisme. L'église et le trône sont le frère et la sœur, ils se prêtent un secours mutuel ; or, si vous vous endormiez sur le compte de l'église, tôt ou tard surviendroit une irruption qui feroit sortir un trône du fond d'un volcan.

Sans doute, Citoyens, la constitution autorise la liberté des cultes, et elle doit l'autoriser ; est-ce que nous serions libres s'il n'étoit pas permis à un chacun d'honorer, à sa manière, l'Etre suprême ? La liberté ne consiste-t-elle pas à pouvoir faire tout ce qui ne nuit pas à autrui ? Or, que l'un adore la Divinité debout, l'autre à genoux, un autre couché ; que l'un veuille manger chaud et l'autre froid, que l'un mange de la viande et l'autre un friand poisson, en quoi cela pourroit-il nuire à autrui ? en quoi cela nuiroit-il au gouvernement ?

Mais, Citoyens, ce que la loi ne défend pas non plus, c'est d'instruire le peuple, et sur-tout ce bon peuple de la campagne; c'est de le sortir de l'erreur, c'est de lui faire toucher au bout du doigt que des charlatans, que des escamoteurs de bons dieux lui ont toujours montré le noir pour le blanc, et qu'ils suivoient comme hébété à force d'absurdités.

Ce que la constitution défend, au contraire, c'est cette corporation à laquelle les prêtres voudroient toujours tenir; c'est cet esprit de domination qui leur fait abhorer la sainte égalité; c'est cet esprit d'intolérence dont ils ne veuillent pas se départir.

Quiconque ne pense pas comme eux est un mal-honnête homme, est un impie, est un damné. Eh! Citoyens, comment ne nous damneroient-ils pas, puisqu'ils se sont toujours damnés entr'eux? Or, c'est précisément cette intolérance religieuse que la constitution défend, et le même article de la constitution qui autorise la liberté des cultes proscrit par cela même le culte catholique, puisque ce culte sot et ridicule est un culte intolérent et que la triste expérience nous prouve qu'il n'a déjà que trop fait verser le sang des peuples.

Citoyens, puisque nous avons enfin ouvert les yeux, laissons-là les prêtres; toute discussion sur leur compte ne feroit que leur donner une importance qu'ils ne doivent pas avoir. Le plus grand nombre d'entre eux ont déjà rendu hommage à la vérité en se déprêtrisant volontairement. Puisse leur conversion être sincère!

Quant à ceux qui persistent ou qui ne peuvent se résoudre à abandonner leur métier, c'est chez les uns l'effet des préjugés dans lesquels ils se sont nourris et au-dessus desquels leur ignorance les empêche de s'élever; chez les autres c'est l'effet de cet esprit d'orgueil et de domination, de cette horreur qu'ils ont pour la sainte égalité. Un curé avoit en effet tout au-dessous de lui, il étoit le *matador* du village, et sa servante *la dame du lieu*, à laquelle il falloit faire la cour pour avoir les bonnes grâces du maître; chez tous enfin, c'est le fol et criminel espoir du retour de l'ancien ordre des choses.

Ils sont si accoutumés à tromper les hommes, à les intimider, à les voir ramper devant eux que cet espoir ne leur passera qu'au moment où, mettant la tête à la fenêtre, ils auront éternué dans le sac.

Ah! qu'allons-nous devenir vous diront-ils; c'en est fait de la religion! La religion, hypocrites! vous ne l'avez jamais connue, ou du moins vous ne l'avez jamais pratiquée. La religion, loin d'être perdue, Citoyens, sera plus pure que jamais, nous la retrouverons dans la pratique des vertus sociales, dans cette maxime sublime consignée dans le code constitutionnel du peuple français : *Ne fais pas à autrui ce que tu ne veux pas qui te sois fait à toi-même ;* et par inverse : *Fais à autrui tout le bien que tu voudrois qui te fus fais à toi-même.* Ce n'est donc pas dans des contes, dans des fables absurdes que consiste la religion, mais bien dans la vertu. Oui, Citoyens, soyons vertueux, on ne peut être républicain *sans vertu*, il ne peut y avoir d'égalité *sans vertu*, il ne peut y avoir de liberté *sans vertu.* Déclarons donc une guerre immortelle au vice, à l'intrigue, à tous ces faux patriotes qui voudroient souiller la république de leurs vices. Arrachons-leur enfin le masque sous quelque forme que nous l'appercevions, et que le sans-culotte, toujours vertueux, mais si long-temps dupe, triomphe enfin de tous ses ennemis.

Ne nous y trompons pas, Citoyens, il est beaucoup de faux patriotes, beaucoup d'intrigans, beaucoup de fripons qui se couvrent du masque du patriotisme, ce n'est pas par les dehors qu'il faut juger les hommes, car les aristocrates mêmes s'affublent du costume simple du modeste Jacobin. Tout se dit Jacobin, tout se dit Montagnard, et néanmoins il y en a beaucoup qui voudroient anéantir et les Sans-culottes et les Montagnards. Ne soyez donc pas trop faciles, ne soyez pas trop crédules, vous véritables Patriotes, vrais Jacobins, vrais Montagnards, que le costume ne vous en impose pas : examinez les actions, les discours, la moralité de ces hommes à grandes phrases, à grandes motions, qui ne parlent, n'agissent que pour se populariser et parvenir aux

emplois publics, pour mieux servir leur ambition et trahir les intérêts du peuple.

Mais, me direz-vous, peut-être, à quels signes reconnoîtrons-nous donc un vrai patriote, un homme à qui nous puissions donner notre confiance?

A quels signes, Citoyens? ce ne sera ni à son bonnet, ni à sa matelotte, ni à son patalon, soyez-en bien assurés, car ce costume couvre plus d'un traître. Ce ne sera pas non plus aux motions exagérées de ces hommes qui confondent les maximes de la sagesse et de la philosophie avec le modérantisme assassin; mais, il est un moyen, Citoyens, qui bien difficilement peut nous tromper, le voici :

Lorsque vous voudrez faire un choix parmi ceux de vos concitoyens qui se disent patriotes, passez-les tous en revue, allez scruter leur conduite passée, informez-vous si, avant la révolution, ces citoyens étoient des hommes de bonnes mœurs, s'ils avoient de la probité, si dans leurs emplois publics ou privés, ils avoient mérité l'estime publique? examinez ensuite s'ils ont été patriote dès l'origine de la révolution, s'ils ont été ou non du parti du traître Lafayette, s'ils ont approuvé la révolution du 10 août, la mort du tyran, et les immortelles journées des 31 mai 1er et 2 juin.

C'est à tous ces traits, Citoyens, que vous reconnoîtrez les véritables patriotes, et c'est pour prendre des renseignemens à ce sujet que je viens au milieu de vous, afin de procéder, en connoissance de cause, à l'épuration des Autorités constituées, et j'ose espérer, qu'à l'aide de la Société populaire, les faux patriotes seront démasqués, et que le civisme pur, franc et loyal triomphera ».

Le citoyen LACRETELLE, *Président du Tribunal, a dit :*

CITOYENS, FRÈRES,

« La fête auguste que nous venons de célébrer, les glorieuses conquêtes de nos armées sur les tyrans, l'énergie du gouvernement républicain, les chants d'allégresse que des cœurs purs viennent de porter à l'Eternel, sont pour nous le présage heureux de nouveaux succès.

» Grâces soient rendues aux immortels travaux de nos Législateurs et de nos Guerriers.

» Gloire, récompenses et bienfaits soient accordés aux vainqueurs des Anglais et des Germains.

» Que l'univers retentisse au bruit de nos armes.

» Que l'univers soit prosterné devant notre Constitution et nos décrets éternels.

» Si du sein des morts on peut entendre encore la joie du Français triomphant; que le Romain, vainqueur de Carthage, vienne admirer nos exploits.

» Les Carthages françaises sont détruites, et, comme elle, tombées sous un fer vengeur.

» Que les vainqueurs de Jugurtha et de Mitridate, et leurs vaillantes légions viennent admirer leurs rivaux.

» L'Italie, heureusement située, offroit par-tout aux soldats de Scipion et d'Annibal un ciel pur et un climat tempéré; mais qu'ils seroient étonnés, ces grands capitaines, s'ils pouvoient voir dans nos climats glacés, nos phalanges républicaines s'exercer à plaisir, pour chasser du sol de la Liberté, les monstres qui le souillent.

» Quoi, diroient-ils, de jeunes soldats méprisant les dangers, bravant la foudre, marchant à l'ennemi avec le courage qui fait les héros, sont victorieux par-tout; ni l'arme, ni le feu, ni le sang n'intimide ces ames accoutumées au repos dans le sein paternel.

» Quoi! ni l'art mêlé à la nature, ni le nombre des combattans, ni la tactique des généraux ennemis, ni leur ruse, ni leur expérience ne peut les empêcher de tomber sous les coups redoublés des soldats français ?

» Quoi! les Romains, vainqueurs des trois quarts de la terre, chéris, craints, braves, éclairés, libres et justes, s'ils existoient aujourd'hui, trouveroient leurs maîtres dans l'art des triomphes ?

» Quoi! c'est vainement que tous les rois de l'Europe se ligueroient contre un seul pays? leurs nombreuses cohortes ne serviroient qu'à rendre leurs faits plus éclatans ? O Patrie! ô sublime Liberté, s'écrieroit Scipion, n'avons-nous pas aussi vaincu les rois de la terre ? Mes yeux n'ont-ils pas vu mille fois aux pieds du Capitole, ces voluptueux despotes, bas et rampans, mendiant l'appui du peuple qu'ils avoient n'aguères dédaigné ? Eh bien! la liberté romaine n'est plus; la volupté, la mollesse, l'égoïsme, les richesses, l'oisiveté ont détruit son empire : ces puissans destructeurs, joints au fanatisme et à l'erreur ont placé sur le siége des Brutus, des hommes qui se sont dit vicaires d'un Dieu de paix, tandis qu'ils ont été jusqu'ici les ennemis déclarés du repos des humains. O honte! ô regret! de pieux fainéants occupent la place des Emiles, des Catons; ils étoient pères de la patrie.

Un Français répondroit à Scipion, et nous aussi, nous avons des pères de la patrie, nous avons un Sénat, nous avons des Catons, nous avons des soldats, et nous sommes libres. Si les Romains ont dompté l'univers, nous voulons l'éclairer et non le vaincre; nous punirons les tyrans et les rois qui ne reconnoîtront pas l'unité de la république : si les Romains avoient des prêteurs aux armées, pour faire respecter Rome, nous, nous avons des représentans, de fidels mandataires au milieu de nos légions, pour punir les traî-

tres, faire respecter les loix, surveiller les généraux perfides, et récompenser les faits de haute valeur.

» Si chez les Romains, les Sénateurs commandoient aux armées, les nôtres ont montré aux vainqueurs de Toulon, le chemin de la gloire.

» Si les Sénateurs Romains ont donné des loix sages à Rome, les nôtres en ont donné à la France d'immortelles, et qui passeront à la postérité la plus reculée.

» Si le Sénat Romain a compté dans son sein des Catilina, des Césars, le Sénat français en a puni aussi, et un autre César a voulu passer l'Escaut, pour livrer son pays à nos barbares ennemis : nous avons vû, comme vous, de grands hommes et de grands criminels ; mais nous n'aurons jamais le spectacle effrayant des Triumvirs.

» Rome a détruit Carthage; le luxe a détruit Rome.

» La France a détruit Toulon, et les loix détruisent le luxe.

» Les Sénateurs Romains vivoient dans la mollesse ; les nôtres vivent heureux, endurcis par les travaux.

» Si Sylla, vertueux, vainquit Mithridate, Jourdan a battu Cobourg.

» Si Scipion vainquit Annibal, Hoche a vaincu Brunswick.

» Si Cicéron découvrit la trame du traître Catilina et le punit; Marat, parmi nous, découvrit celle de Dumouriez, et la vengeance nationale le poursuivra jusqu'à son dernier soupir.

» Je ne finirois pas, si je voulois comparer tous les hommes vertueux et éclairés que la République française recèle dans son sein, avec ceux que l'antiquité Romaine nous présente ; il semble que les grandes entreprises sont communes avec ces deux nations ; les orateurs, les savans, les législateurs, les guerriers semblent s'être donné le mot et la main pour éclairer la terre et courir à l'immortalité.

» Les esclaves des rois fuyent de toute part ; de toute part ils laissent les débris de leurs armées qui attestent leur honte et leur défaite : Guillaume vouloit prendre l'Alsace et faire sa résidence à Strasbourg, mais son génie bienfaisant lui a montré le chemin de Berlin, pour n'être pas témoin oculaire de la défaite de ses troupes devant Landau ; ses premiers courtisans s'imaginoient que les braves Sans-culottes qui défendoient cette place, se décourageroient et trahiroient indignement leur pays ; ils ne savoient pas que Landau s'étoit donné un magistrat intègre et républicain, ils ne savoient pas que Laubadere étoit animé des plus purs principes ; ils ne se doutoient nullement qu'on faisoit des préparatifs immenses pour leur ravir cette proie : qu'ils apprennent, par cet exemple, que la foudre nationale est toujours prête d'éclater sur la tête des hommes qui voudroient nous donner des fers.

» Et toi, Représentant d'un grand peuple, dis à la Convention que nous admirons ses travaux ; dis-lui, que nous nous réjouissons de la gloire qu'elle s'est acquise ; dis-lui, que nous adorons la Liberté et que nous consacrons à la Raison ; dis-lui, que nous la remercions de t'avoir député dans ces contrées, pour les purger des traîtres et du fanatisme ; dis-lui enfin, que nous l'invitons de rester à son poste jusqu'à la paix.

» Sociétaires, et vous tous qui m'écoutez, songez que nous touchons à l'instant le plus beau de la République ; le moment est venu où il faut déployer des lumières pour instruire la jeunesse ; il faut aussi que l'avarice et l'usure soient bannis du commerce ; il ne faut plus que le citoyen mette dans la balance son intérêt et sa patrie ; il ne faut plus qu'il soit indifférent sur les affaires publiques ; il faut qu'il assiste aux séances des Amis de la Montagne, avec assiduité ; et là, il faut qu'il aide au dénouement heureux que nous promettent ceux qui tiennent dans leurs mains les rênes du gouvernement.

» Que je serois fortuné, si mon grand âge me permettoit de voir la France en pleine sécurité : ce bonheur n'est peut-être

réservé qu'à nos neveux ; n'importe ! Quand la déesse, à la faulx tranchante, viendra pour terminer tes jours ; quand elle m'avertira de quitter la terre de la Liberté, je la quitterai avec regret, et mes derniers soupirs seront pour ma Patrie ! »

Le citoyen LALLEMAND, *Agent national, près le District, a dit :*

» CITOYENS,

N'aguères le Corps politique de l'Etat gissoit languissant ; des hommes perfides, à qui le soin de son régime avoit été confié, infusoient dans ses veines un poison lent et délétère ; une inflammation gangreneuse exerçoit ses ravages sur une partie des viscères à l'intérieur, tandis que des chancres dévorans corrodoient la circonférence : mais le cœur conservoit encore des pulsations énergiques et généreuses : tout-à-coup, le malade, comme un énorme géant, se soulève ; il promène sa massue sur les être félons qui l'abreuvoit de venin ; il se lève ; il s'agite ; il sue, pour ainsi dire, la trahison ; et bientôt sur son front assérené brillent la santé et la vie, et sa bouche entonne les cantiques de la victoire !

Telle est, Citoyens, l'emblême comparative de notre situation passée et de notre situation actuelle. Qui l'auroit dit, il y a quelques mois, lorsque l'éloquence des Catilina modernes dominoit dans le Sénat, lorsque Marat, l'ami du peuple et de la vérité, étoit conspué, décrété d'accusation, lorsque la Montagne sainte étoit représentée comme un repaire, lorsqu'à la tête de nos armées et de nos phalanges, des chefs souillés de noblesse et de crimes, imbus des vapeurs infectes du Marais et de la Gironde, neutralisoient l'ardeur belliqueuse de nos bataillons, trafiquoient de nos magasins, de notre artillerie, de nos redoutes, de nos citadelles, de nos ports, de nos frontières ; qui l'auroit dit qu'avant la fin de la campagne la victoire seroit à nous ? Despotes orgueilleux de

l'Autriche et de la Prusse, quelle a été votre confusion, quand vous avez appris que nos carmagnoles chassoient devant eux vos fiers jannissaires, comme l'aquilon balaye les feuilles desséchées! et où cache-t-il sa honte, cet exécrable Pitt, depuis que les sicaires qu'il avoit introduits avec ses guinées corruptrices dans Toulon, n'ont pas osé croiser leurs infâmes poignards contre les majestueuses baïonnettes de nos Sans-culottes, depuis qu'ils fuyent nos rivages, n'emportant vers ceux de la Tamise, que les dépouilles et l'opprobre du crime, et le présage sinistre de la chûte d'Albion? Avec quelle force, enfin, la Vendée, Lyon et Toulon, effacés de notre territoire, n'attesteront-ils pas, aux yeux de l'univers étonné, de la toute-puissance de la souveraineté outragée?

Citoyens, je m'abuse, ou il faut chercher la source de ces succès dans l'anéantissement des causes qui avoient amené nos revers; et si nous examinons quelles sont les principales causes qui ont amené nos revers, nous trouverons que ce sont, en première ligne, l'intrigue et le fanatisme. Ah! croyez-moi, c'eût été en vain que les courtisans, voyant déchirer les livres rouges et le tarif de la vente qu'ils faisoient au public du crédit qu'ils avoient ou qu'ils n'avoient pas, eussent murmuré; c'eût été en vain que les ci-devant seigneurs, voyant les torches sous leurs gothiques archives, et que les satrapes subalternes voyant la sape sous leurs donjons et leurs colombiers eussent pâli et blasphêmé; c'eût été en vain que la sueur froide des fronts ceints de diadêmes eût accusé le trouble des cervelles royales: les doléances de tous ces ennemis du peuple, ainsi que les grimaces des chancines dépouillés de leurs saintes fourrures, n'eussent excité que les applaudissemens de l'humanité affranchie ou vengée. Eh bien! qu'ont imaginé les cinq ou six vampires couronnés qui asservissent l'Europe, pour se trouver des complices et des suppôts? Ils ont tendu tous les ressorts de l'intrigue; ils ont allumé tous les brandons du fanatisme. Alors, les émissaires de Pitt, de Cobourg et de Guillaume, munis de leur or corrupteur, ont pénétré, et, sous le masque trop souvent du patriotisme le plus exalté, ont instrumenté dans les camps, dans les arsenaux, dans les citadelles, dans les communes, dans les

sociétés populaires, dans les administrations, dans l'aréopage même. Toutes les séductions, tous les prestiges ont été déployés ; les honneurs, les grandeurs, la puissance, les voluptés, les richesses, les vengeances mêmes, et les rapines et les crimes, tout a été promis, tout a été négocié, tout a été stipulé. C'est ainsi qu'il a été pactisé au camp de la Lune, à Wissembourg, à Toulon, etc. Ceux que plus de bonhommie, ou de pusillanimité rendoient inaccessibles à de pareilles trames ont été travaillés dans un autre sens. On leur a dépeint la Liberté sous les traits d'une furie, vêtue d'une robe ensanglantée, traînant à sa suite la hideuse anarchie et l'athéïsme, en un mot, comme un monstre contre lequel il falloit défendre les droits de la nature et de la religion. Là, les prêtres, ces fauteurs éternels du despotisme, ont abusé de l'ascendant que leur donnoit la sotte crédulité du peuple, et les jongleries machiavéliques de ces charlatans dévots combinées avec les machinations des charlatans diplomatiques, ont, comme d'un souffle, embrâsé la Vendée.

O race impie des druïdes ! qui, au nom d'un Dieu de paix, l'ami et le père des Sans-culottes, avez appellé le meurtre, l'incendie et la dévastation sur cette malheureuse contrée, puissent tant de crimes ajoutés à vos crimes anciens, désiller les yeux et apprendre aux peuples que vous n'êtes point les ministres de la Divinité; que vous ne sacrifiez qu'à votre égoïsme, qu'à votre intérêt, qu'à votre orgueil, et que vous y sacrifiez sans pudeur et sans remords des victimes humaines; que le sort du trône est lié à celui de l'autel, et qu'une nation n'est vraîment affranchie, libre et régénérée, que quand, avec le règne des rois, celui des prêtres, des intrigans et des frippons de toutes robes, ont cessé !

Citoyens, si les fanatiques, les intrigans et les frippons ont été les plus puissans auxiliaires de nos ennemis; si c'est à l'épurement qui s'en est opéré dans les camps, dans les autorités, dans la masse du peuple et dans la Convention elle-même, que nous devons principalement les succès que nous célébrons aujourd'hui ; si la révolution ne peut s'achever et se consolider que par des mains pures, prenons, sous ces bannières de la victoire, et entre les mains

du Représentant du peuple, l'engagement solemnel de nous constituer les apôtres zélés et infatigables de la philosophie et des mœurs, d'être en observation et en surveillance permanente contre le fanatisme, la friponnerie et l'intrigue, d'en extirper jusques aux dernières racines, et si nous remplissons bien un tel devoir, nous aurons utilement servi la Patrie!

Périssent les tyrans et leurs suppôts! vivent nos braves Défenseurs, nos Législateurs montagnards! vive la République!

Il a été arrêté que ces discours seroient imprimés, afin de faire participer les habitans des Communes agricoles aux instructions y contenues.

La séance s'est terminée par un auto-dafé de lettres de prêtrise, par des cantiques dans lesquels on invoquoit le Génie de la Liberté et de la Philosophie, et par les cris mille et mille fois répétés ; *Vivent les Sans-culottes! vivent nos braves Défenseurs! vive la Montagne! vive la République!*

Il y a eu un Bal public le soir, qui a duré toute la nuit.

A NANCY,
Chez la veuve BACHOT, Imprimeur de la Société populaire.